

Le feuilleton : l'île des marmitons : (conte d'une vieille fille à ses neveux) : [suite]

Autor(en): **Girardin, E. de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



TABLEAU VILLAGEOIS

Le petit village.

Sur une pente toute verte,
entre les bois de sapins et de hêtres,
on voit une tache brune :
c'est le village, avec son église,
sa vieille église au toit moussu.
A travers les lucarnes,
on aperçoit les cloches qui jettent dans le ciel
leur chant de fête.
Les maisons sont trapues,
comme écrasées sur le sol,
à cause du grand vent
qui vient de la montagne.
Sous le large avant-toit,
les petites fenêtres ressemblent à des yeux
qui regardent là-bas se lever le soleil.
Elles sont toutes pareilles
avec un air de parenté.
Dans la rue, on voit la fontaine
au bassin de granit.
Il y a le four avec sa gueule noire
qui s'ouvre toute grande
pour recevoir le pain des paysans.
Il y a la pinte, le pressoir et la maison d'école;
et celle du syndic, et puis
celle du juge, la plus belle de toutes,
avec son grand toit rouge
et ses contrevents verts.
Ils vivent là, dans leurs maisons,
ayant chacun la sienne,
avec la grange, avec l'étable,
la cave et puis les dépendances,
la cour, et le jardin
où croissent les légumes.
C'est là qu'ils vivent, c'est là qu'ils meurent.
Et le dimanche, ils s'en vont à l'église
quand les cloches sonnent pour le sermon.
Leur vie est simple :
ils soignent le bétail,
fauchent leurs foins et leurs regains,
lient leur blé et leur avoine.
Et le lait de leurs vaches,
ils le portent à la laiterie
où l'on fait tous les jours
le beurre et le fromage.
Leurs habits viennent de la ville
où ils vont quelquefois
quand c'est jour de marché
ou jour de grande foire...
Et quand le village s'endort
sous un ciel tout criblé d'étoiles,
on entend, dans le vieux clocher,
l'horloge égrener lentement les heures.

Jean des Sapins.

L'Amour de Jacques, par Charles Fuster. Edition du
« Mon chez Moi », Lausanne. 1 vol. illustré, fr. 4.50.

Je connaissais Charles Fuster comme un délicat
poète, chanteur des joies paternelles. Son émotion et
sa sincérité vont droit au cœur.

« L'Amour de Jacques » m'a révélé le romancier.
Ce dont je lui suis reconnaissant. Il prêche — sans
paroles — l'évangile du renoncement et du sacrifice
librement consenti.

Las des délices frelatées de la grande ville, Jacques
Heurilin retourne dans son village natal, vers sa mère
qui l'attend avec la patience des humbles dont l'exis-
tence n'a connu que des devoirs.

Musicien rendu précocement célèbre par la vogue
d'une romance populaire, l'enfant prodigue oublie le
passé louche et renait à l'espoir. L'éternelle illusion
d'un nouvel amour refléurit dans son cœur blasé.
Mais bientôt l'impératif catégorique commande. Il
faut abdiquer en faveur d'un rival sans défense et
sans droits qui ne survivrait pas à la perte de sa
petite amie d'enfance.

C'est tout et c'est assez. La fraîche idylle se dé-
noue. Jacques ne veut pas édifier son bonheur tout

neuf sur des ruines. Le plus sage parti, c'est encore
la fuite. Le musicien s'en va avec sa mère, déracinée
de ce coin de terre qui la connaît toujours, mais heu-
reusement de représenter le foyer.

F. G.



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

Ses compagnons sautèrent de joie à cette nouvelle
et ils allèrent le rejoindre sur le rocher.

— Santa Maria! s'écria le pêcheur, que l'herbe est
ici singulière!

Il avait raison de s'étonner: l'herbe de cette île
était rouge, mais rouge comme du feu. Ils avaient
devant eux une grande prairie qui ressemblait à des
charbons ardents.

— Je ne veux pas marcher sur ce gazon! s'écria
le joufflu; j'ai peur! Je donnerai six carlins à celui
qui me portera sur son dos.

Césaro, sans l'écouter, s'élança dans la plaine; et
comme il marcha dans l'herbe rouge sans se brûler,
ses compagnons l'imitèrent.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la grande route,
ils aperçurent un autre marmiton qui tenait un fu-
sil sous son bras et que suivait un grand chien de
chasse.

— Il paraît, pensa Césaro, que dans ce pays les
marmitons vont eux-mêmes chercher le poisson et le
gibier qu'ils doivent accommoder.

Au même instant, il leva les yeux et aperçut un
troisième marmiton, perché sur un arbre et cueil-
lant des prunes: ce qui le confirma dans son opi-
nion.

Mais comme ils approchaient de la ville, ils virent
venir une belle voiture à quatre chevaux, avec deux
petits marmitons en postillons et dans laquelle se
pavanait un gros marmiton, qui avait l'air fort in-
solent.

Cette fois, les trois voyageurs se regardèrent avec
étonnement, et le petit joufflu s'écria:

— Par saint Janvier! c'est un pauvre pays que ce-
lui où les marmitons vont en voiture!

Enfin, ils arrivèrent aux portes de la ville; mais à
peine étaient-ils parvenus à la barrière, qu'un grand
marmiton, d'une physionomie grave et soupçonneuse,
vint leur demander leur passe-port.

— Nous sommes de malheureux étrangers qu'un
nauffrage a jetés dans cette île, répondit Césaro, et
nous réclamons l'hospitalité.

Le grand marmiton parut satisfait du ton de fran-
chise et de dignité qui accompagnait ces paroles.

— Hâtez-vous, messieurs, dit-il, d'entrer dans cette
galerie; je craindrais, pour vous, un malheur, si l'au-
torité vous surprenait dans cet habit. Ce pays a des
usages singuliers, j'en conviens; ce n'est pas un
crime de les ignorer, mais ce serait une folie de les
braver. Suivez-moi.

En disant ces mots, il conduisit les enfants dans
une vaste chambre où l'on déshabillait les voyageurs;
et il fit apporter à chacun d'eux, selon leur taille,
un habit de marmiton.

— La reine Marmite, qui gouverne ce pays, conti-
nua le grave marmiton, regarde l'art de la cuisine
comme la base élémentaire d'un sage gouvernement :
c'est pourquoi elle prescrit ce bizarre costume à tous
ses sujets. Les étrangers même sont forcés de l'adop-
ter, et l'imprudent qui refuserait de se soumettre à
cette loi risquerait d'être mis en prison ou d'être
massacré dans les rues.

Césaro et le pêcheur changèrent leurs habits sans
murmurer; mais le gros joufflu ne voulut rien en-
tendre aux excellentes raisons qu'on venait de lui
donner:

— Je ne veux pas être marmiton! s'écria-t-il en
frappant du pied avec fureur; grâce au ciel, je
suis assez riche pour n'avoir besoin de servir per-
sonne; je ne veux pas faire la cuisine, je ne veux
pas être marmiton: s'il le faut, je payerai plutôt un
remplaçant!

On eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait pas

de faire des sauces, que cet habit étant celui de tout
le monde ne l'engageait en rien; on eut beau lui ré-
péter que ce gros marmiton qu'ils avaient vu passer
dans cette belle voiture était un sénateur, un des
hommes les plus riches et les plus considérés du
pays; il n'y voulut rien comprendre, et l'on fut forcé
de le mettre en prison.

IV

Le Bonnet de coton.

Césaro venait de terminer sa bizarre toilette, lors-
qu'il entendit un grand bruit de tambours, de trom-
pettes, de tanfanes, qui le fit tressaillir de plaisir;
il s'élança dans la rue et arriva bientôt sur les rem-
parts de la ville, où toutes les troupes étaient ras-
semblées pour la revue. Ce fut alors qu'il vit une
fourmilière de marmitons s'agiter dans toutes les
rues, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres
aussi montés sur des canons: c'était un spectacle
admirable.

Les musiciens s'avançaient, frappant avec des cuil-
lers d'argent sur de belles casseroles bien brillantes;
c'était une harmonie délicieuse: les tambours-majors
élevaient en l'air un superbe tourne-broche, tout en
or, qui valait bien la grosse canne des tambours-majors
européens, et qu'ils faisaient tourner sur leur
tête avec beaucoup de grâce. Les marmitons d'élite,
montés sur de magnifiques chevaux, attiraient d'a-
bord tous les regards: nos carabiniers seraient de
petits marmitons à côté de ces marmitons-là, et je
vous assure qu'en les voyant si bien armés, si fiers,
si terribles, il ne venait à personne l'idée de leur
demander des petits pâtés.

La reine Marmite, placée sur une estrade et entou-
rée de ses marmitons d'honneur, saluait son peuple
avec bienveillance et paraissait fort satisfaite de la
belle tenue de ses troupes.

Césaro regardait tout cela sans trop s'étonner; il
savait bien que tous les peuples diffèrent dans leurs
usages, et, d'ailleurs, il se rappelait avoir entendu
raconter que, dans un certain pays, pas très éloigné
du sien, tous les habitants étaient contraints, à cer-
tains jours, à se vêtir en militaires, quels que fus-
sent leur goût, leur profession; que ces jours-là, cha-
que citoyen, excepté pourtant les militaires, était
obligé d'être soldat, avec fusil, giberne et sac sur
le dos. Ah! il n'y avait pas à dire, il fallait être
guerrier, fussiez-vous colleur, cordonnier, confiseur,
pâtissier. Césaro trouvait donc très simple, puisqu'il
y avait un pays où les pâtisseries montaient la garde,
qu'il y en eût un aussi où les marmitons fissent la
guerre.

(A suivre.)

Mme de Girardin.

ROYAL BIOGRAPH. — Le nouveau programme
du Royal Biograph comporte deux films de tout
premier ordre: *La Maison des Supplices*, grand dra-
me en 4 actes, et *Sur la Route*, comédie humoristi-
que en 3 actes. *La Maison des Supplices* est un suc-
cès de plus pour la remarquable firme américaine
Goldwyn. *Sur la Route* est un film qui plaira à
chacun de par l'originalité du scénario. Dimanche
11, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

KURSAAL. — La salle ne désemplit pas à Bel-
Air. Tous les soirs, on refuse du monde. Et le succès
va croissant! C'est pourquoi la série de la triomphale
opérette est prolongée jusqu'à mercredi, tous les
soirs, à 8 h. 30, avec une toute dernière matinée
dimanche, à 2 h. 30. Nouvelles danses caractéristi-
ques de Mlle Moa Mandu. Mercredi 14 décembre,
17me et irrévocablement dernière de *Phi-Phi*.

Jeudi, relâche. Vendredi 16, création à Lausanne
de: *Les Fétards*.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs!

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.